

la sorcière à la jambe d'os

Želimir Periš



LES ÉDITIONS
DU SONNEUR



la sorcière à la jambe d'os

le dit de la sorcière Gila tel que chanté
à la gusle par Želimir Periš



Titre d'origine : *Mladenka Kostonoga*

© Želimir Periš, 2020

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN : 978-2-37385-317-9

Dépôt légal : avril 2025

Ce livre a été publié avec le soutien financier du ministère de la Culture et des Médias
de la République de Croatie et celui du Centre national du Livre.

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Image de couverture : © Sandrine Duvillier

Les Éditions du Sonneur

www.editionsdusonneur.com

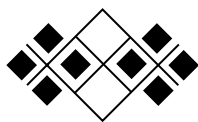
la sorcière à la jambe d'os

le dit de la sorcière Gila tel que chanté
à la gusle par Želimir Periš

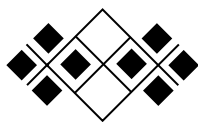
Želimir Periš

Traduit du croate par Chloé Billon





Toutes les histoires racontées dans ce livre sont réelles, seuls quelques noms, lieux et événements ont été changés pour la rime. Tous les sortilèges décrits dans ce livre sont de l'authentique magie, et la plus grande prudence est recommandée au lecteur.



*Voici le chant de Gila la sorcière / qui de beaucoup causa la misère
Et les malheurs du Ringtheater / l'hiver dernier par les flammes dévoré*

CHAPITRE 1. *Où l'on présente, au travers du personnage d'un fruste joueur de gusle, le véritable caractère de ce livre, qui est une épopée sur la sorcière Gila, contée sans ordre ni plan, au sabre et au fusil comme instruments de la technique narrative.*

- Voici le chant de Gila la sorcière, qui de beaucoup causa la misère.
- Attendez.
- Et les malheurs du Ringtheater, l'hiver dernier par les flammes dévoré.
- Je vous prie de bien vouloir arrêter de chanter.
- D'accord.
- Avant de prendre votre déposition, il nous faut consigner vos informations personnelles.
- D'accord.
- Tout d'abord, énoncez-moi clairement vos nom, prénom, prénoms du père...
- Periš Želimir.
- Laissez-moi finir ma phrase. Donc, vos nom, prénom, prénoms du père et de la mère, lieu de naissance, lieu de résidence, profession, et ensuite seulement la raison de votre venue.

– Mon nom est Periš, prénom Želimir, père Ante, mère Branislava, née Uvanović.

– Né à ?

– Né à Zadar, il y a quarante-quatre hivers.

– Lieu de résidence ?

– Partout où les gens de chez nous aiment entendre des chants à la gusle.

– Où le plus souvent ?

– Le plus souvent dans les tavernes de Simmering, qui grouillent de marins de chez nous, de fiers gaillards dont le cœur palpite au premier décasyllabe.

– Vienne, donc.

– Et à la foire de Favoriten.

– Aussi à Vienne. Profession ?

– Joueur de gusle.

– C'est votre profession principale ?

– Je sais aussi jouer de la diple, et du *mijeh*, mais impossible de trouver un *mijeh* digne de ce nom à Vienne.

– Un *mijeh*.

– Comment on dit en allemand déjà ? *Balg*. La peau tannée d'un mouton qui se met sous l'aisselle et qu'on presse comme ça avec le coude. Ah, gusle, tu sais me consoler, quand je me vois privé de mon soufflet.

– Je vous prie de bien vouloir arrêter de chanter. Et s'il vous plaît, essuyez-vous la tête, vous saignez sur mon bureau.

– Excusez-moi.

– Allons droit au but. Donc, vous affirmez savoir qui, l'hiver dernier, a mis le feu au théâtre viennois du Ringtheater?

– C'est ça.

– Et quand vous êtes venu nous délivrer cette information, vous avez été reçu et interrogé par deux fonctionnaires de cette institution.

– Trois fonctionnaires.

– Avez-vous retenu leurs noms?

– Il y avait un maigre, un gros, et le troisième était une armoire à glace.

– Ont-ils consigné votre déposition?

– Je n'ai pas vu de papier.

– Donc, ils vous ont interrogé, en vous passant à tabac?

– Le grand m'a donné des coups de gusle sur la tête, et il m'a aussi giflé plusieurs fois. Et le gros m'a écrasé les doigts avec un buste.

– Quel buste?

– Franchement, je n'en sais rien, mais c'était peut-être bien celui de Mozart.

– Pourquoi vous ont-ils frappé?

– Parce que je jouais de la gusle.

– Et pourquoi jouiez-vous de la gusle?

– Parce qu'ils voulaient que je leur parle de Gila.

– Et qui est Gila?

– Ben, Gila, de la chanson.

– Quelle chanson? Veuillez me donner des réponses claires.

– Voici le chant de Gila la sorcière, qui de beaucoup causa la misère.

Et les malheurs du Ringtheater, l'hiver dernier par les flammes dévoré.

– C'est ça, ce que vous chantiez aux inspecteurs quand ils vous ont frappé ?

– Ça et d'autres décasyllabes. *Le Dit de la sorcière Gila tel que chanté à la gusle par Želimir Periš.*

– Pourquoi chantiez-vous *Le Dit* de Gila aux inspecteurs ?

– Parce que j'étais venu déclarer que Gila avait mis le feu au théâtre. Et j'ai aussi expliqué comment. En imbibant les rideaux d'un liquide inflammable à distance. Et après avoir fermé la porte pour que personne ne puisse s'enfuir, elle a claqué des doigts, et les rideaux ont pris feu. Rares sont ceux qui s'en sont tirés vivants.

– D'où tenez-vous ces détails ?

– De Gila.

– Cette Gila a-t-elle un nom de famille ?

– Non. Elle s'appelle juste Gila.

– Donc, nom de famille inconnu.

– Il est connu. On sait qu'elle n'en a pas.

– D'où vient Gila ?

– On ne sait pas. Certains disent qu'elle vient d'Herzégovine, d'autres qu'elle est de Slavonie. Il y en a qui jurent qu'elle est une insulaire, pas une montagnarde. De Gila l'origine est ignorée, comme si du passé elle s'était coupée.

– Vous vous remettez à chanter !

– Je me suis laissé emporter. C'est notre décasyllabe, une fois qu'on l'a dans la peau...

– S'il vous plaît, ne vous laissez pas emporter, et prenez un autre mouchoir, vous saignez encore. Dites-moi où se trouve Gila.

– On ne sait pas. Elle ne reste jamais longtemps au même endroit.
À cause de son travail.

– Quel travail ? Quelle est la profession de madame Gila ? Je veux une réponse claire et précise.

– Gila est sorcière.

– Gila est sorcière ?

– Oui.

– Donc, c'est une sorcière qui a mis le feu au théâtre de Vienne ?

– Oui.

– Et pourquoi ?

– Pour tuer le prince.

– L'héritier du trône, Rodolphe ?

– Oui, lui.

– Et pourquoi Gila voulait-elle tuer le prince ?

– Parce que ce n'est pas le vrai prince.

– Rodolphe, fils de l'empereur François-Joseph, n'est pas le vrai prince ?

– C'est ce qu'affirme Gila.

– C'est Gila qui vous l'a dit ?

– Non, c'est Anka.

– Et qui est cette Anka ?

– Anka la Révolutionnaire.

– Il y a une femme qui s'appelle Anka la Révolutionnaire ?

– C'est comme ça que tout le monde l'appelle.

– Quel est son nom de famille ?

– On ne sait pas.

- Elle non plus, elle n'a pas de nom de famille ?
- Elle en a un, mais elle ne veut pas qu'il se sache.
- Pourquoi ne veut-elle pas qu'il se sache ?
- Parce que c'est une révolutionnaire.
- Donc, une malandrine ?
- Non, une révolutionnaire.
- En quoi cette Anka joue-t-elle un rôle ? Elle connaît Gila ?
- Mieux que quiconque. Anka a vu Gila par trois fois.
- Trois fois ?
- Plus que quiconque. C'est en 1831 qu'elle a vu pour la première fois cette légende, cette magicienne.
- Pourrions-nous revenir à l'incendie ? Ce qui s'est passé il y a cinquante ans ne m'intéresse pas.
- J'y viendrai.
- Eh bien, venez-y, à la fin !
- J'ai besoin d'une gusle.
- Pourquoi ?
- Pour pouvoir chanter.
- Un peu de sérieux, s'il vous plaît. Ce qui m'intéresse, c'est l'incendie, et comment vous avez eu connaissance des détails de cette affaire. Je ne m'intéresse pas aux chansons, encore moins aux gusles. Pourriez-vous, s'il vous plaît, m'expliquer le lien entre la sorcière Gila et l'incendie du Ringtheater ?
- Je le peux.
- Allez-y, je vous écoute.
- Donc, vous voulez que je vous raconte l'histoire de Gila ?

- Oui, si c'est Gila qui a allumé l'incendie, je le veux.
- Je peux vous narrer cette histoire en chanson.
- Non, inutile. Je vous prie de bien vouloir juste me la raconter.
- Il faudrait que je la chante.
- J'ai dit, pas de chanson. Vous ne pouvez pas juste la raconter ?
- Non.

– Comment ça, non ?

– Je n'arriverai pas à me souvenir de tout. Nous autres, joueurs de gusle, nous ne retenons les histoires que quand elles sont rimées. Je risque de sauter des passages, et donc de vous mentir.

– Monsieur Periš, si vous ne cessez pas immédiatement de faire l'imbécile, vous encourez un châtiment bien plus terrible que quelques paires de gifles. Je suis sur le point de vous mettre aux fers ! Parlez, ou vous finirez au cachot !

– Cher monsieur l'inspecteur impérial, je vous respecte, vous et votre service. C'est précisément pour cela que je n'ose pas parler. Qui parle, ment. C'est ainsi, car notre langue a été conçue pour le mensonge, seule la chanson est sincère. Si vous voulez entendre la vérité, alors elle doit vous être chantée.

– Ça n'a aucun sens.

– Ça n'a aucun sens pour vous, en ville, mais pour nous autres, au village, c'est le seul sens et la seule vérité. Ce qui se chante reste, plus solide que la pierre. Ce qui se raconte s'oublie et se déforme.

– Je vous donne une dernière chance de me raconter tout ce que vous savez sur Gila, ou alors, je m'en vais vous faire arrêter pour rétention d'informations.

- Je peux chanter ?
- Non, vous ne pouvez pas chanter !
- Ben alors, jetez-moi en prison.
- Vous plaisantez sur un sujet très sérieux.
- Je ne plaisante pas, mais oui, c'est un sujet très sérieux.
- Et comment !
- ...
- Vous êtes vraiment tout à fait sûr que vous devez chanter ?
- Oui.
- Bien, bien, bien. Vous pouvez donc me chanter cette histoire ?
- Je peux, mais avec une gusle.
- Avec une gusle ?
- La chanson se chante à la gusle.
- Et où voulez-vous que je trouve une gusle ?
- J'avais une gusle, mais messieurs les inspecteurs impériaux me l'ont confisquée après m'avoir cassé la tête avec.
- Vous ne pouvez pas le faire sans gusle ? Juste chanter... tout simplement, comme ça ?
- C'est impossible sans gusle. C'est une épopée complexe, il faut un archet pour se souvenir de tout ça. Ensuite seulement, la voix peut se lancer. Si la main ne bouge pas de gauche à droite, alors, le cerveau non plus n'a pas de rythme.
- Et juste en secouant la main de gauche à droite ?
- Je ne peux pas faire ça dans le vide.
- Nous pourrions peut-être remplacer l'archet par quelque chose d'autre. Tenez, prenez cette plume par exemple.

– Monsieur l’inspecteur judiciaire, c’est une honte de faire jouer l’archet à une plume d’oie. L’oie est un animal vulgaire, cancanneur et glouton, elle n’a ni la dignité, ni la vigueur d’un cheval.

– Alors prenez un balai, n’importe quoi, car nous n’avons pas de gusle, et je n’ai pas l’intention de retourner Vienne pour en chercher une !

– Je vois que vous avez un sabre au mur.

– Où voulez-vous en venir ?

– Le sabre est courbe. Comme l’archet. Avec ça, je pourrais jouer.

– Ce sabre est un souvenir honorifique de mon service dans l’armée.

– Mais c’est splendide, monsieur le directeur judiciaire. Ce sabre, qui a été manié par vos augustes mains, est digne de l’épopée de Gila, la femme la plus terrible à avoir jamais foulé le sol de la Dalmatie.

– Vous vous moquez de moi. Ceci est un avertissement !

– Aucunement, monsieur l’inspecteur. Je pourrais vraiment jouer avec ce sabre.

– Très bien, si ça vous fait plaisir, ces bêtises nous ont déjà fait perdre suffisamment de temps. Prenez le sabre, que j’apprenne enfin qui est Gila, et comment il se fait que vous déteniez sur l’incendie des informations que nul n’est censé connaître.

– Je vais tout vous chanter.

– Mais commencez, à la fin !

– Ce sabre est vraiment un superbe instrument. Mais il ne fait que remplacer l’archet. Il me faut aussi quelque chose pour ma main gauche. Un manche que je puisse empoigner, sinon, ce n’est pas la

sensation de la gusle. Et je vois qu'un magnifique fusil tient compagnie au sabre. C'est un Lorenz, n'est-ce pas ?

– Comment se fait-il qu'un joueur de gusle en sache si long sur les fusils ?

– C'est le travail du joueur de gusle, savoir reconnaître l'épique dans la vie. Et le Lorenz 54 est vraiment une épopée à lui tout seul, la fierté de l'Autriche-Hongrie. Votre service dans l'armée peut certainement s'enorgueillir de la poudre de ses canons.

– Non, ce fusil n'a jamais tiré. Il est flambant neuf, intact.

– Quel dommage pour une telle beauté, que son existence s'écoule sans accomplir sa raison d'être. Laissez-moi lui faire tirer ne serait-ce qu'une chanson.

– Ce n'est pas pour rien qu'il n'a jamais tiré, il y a des raisons.

– Laissez-moi le baptiser.

– Le diable vous emporte ! Voilà, prenez le fusil, et jouez.

– C'est magnifique, regardez-moi ça. La prise en main est parfaite, comme si j'avais une gusle et un archet.

– Mettez-vous enfin à chanter. Chantez-moi l'histoire de l'incendie.

– Ce n'est pas si simple que ça. La chanson ne peut se dérouler sur commande. La chanson commence comme elle commence.

– Et comment commence-t-elle ?

– Avec Anka.

– Anka la Révolutionnaire ?

– À l'époque, elle n'était pas encore révolutionnaire.

– Et qu'est-ce qu'elle était à l'époque ?

– À l'époque, elle était juste Anka. Quand elle a vu Gila pour la première fois.

– Bon, bon, d'accord, commencez à la fin.

– Le fusil n'est pas chargé. Vous avez des balles ?

– J'ai des balles, et je n'ai pas l'intention de le charger. Commencez la chanson.

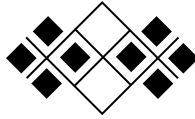
– Le fusil dans la main gauche et le sabre dans la main droite, je rapporte le dit de la sorcière Gila tel que chanté à la gusle par Želimir Periš.

– Monsieur Periš, inutile d'être théâtral. Seules les informations nous importent. Dépouillez-moi votre acte créatif autant que possible.

– D'accord.

– Je vous écoute.

– Tous les rejetons de l'humanité, plus que tout chérissent la liberté. Et de la jeune Anka hardie et fière, Gila fera une révolutionnaire.



*Tous les rejetons de l'humanité / plus que tout chérissent la liberté
Et de la jeune Anka hardie et fière / Gila fera une révolutionnaire*

CHAPITRE 2. *Où l'on fait la connaissance d'Anka avant qu'elle ne devienne révolutionnaire, et ne se mette à tailler elle-même les destinées humaines, comme Gila avait taillé la sienne, car l'homme n'est qu'une toile, que tissent ceux qui se prennent les pieds dedans.*

Anka réfléchissait. Il lui faudrait une nuit sans lune. Chaque nuit, elle suivrait donc l'état de l'astre, et avant que la sphère blanche ne disparaisse du ciel nocturne, elle serait prête. Cette nuit-là, elle se mettrait au lit, et ferait semblant de dormir. Elle attendrait calmement et patiemment que toute la maisonnée s'endorme. Elle saurait le moment venu à la respiration profonde des enfants, et aux ronflements des adultes. Elle s'entraîna plusieurs nuits de suite. Elle se chantait des chansons dans sa tête et s'efforçait de garder les yeux grands ouverts, même si on n'y voyait goutte dans le noir de la maison. Le grand-père était le premier à ronfler, suivi par la vieille grand-mère, puis le père. La mère ne ronflait pas, elle émettait des petits sons semblables aux soupirs d'un homme fatigué. Pendant la journée aussi, la mère soufflait beaucoup et respirait profondément, et cette même respiration lourde la suivait dans le sommeil. C'était plus dur avec les enfants, ils dormaient sans bruit. Anka devait vrai-

ment se concentrer pour reconnaître la respiration profonde qui lui confirmait qu'ils s'étaient endormis. De tous les enfants, seul le petit Dušan était bruyant. Il se retournait et se crispait, gémissait et parlait, comme si quelque chose d'important et de dangereux lui arrivait en rêve. Parfois, il appelait sa mère, parfois la Vierge Marie, il était toujours dans un guêpier dont il fallait le tirer. Non, pas ça, disait-il. Parfois, en parlant dans son sommeil, il réveillait sa mère. La mère lui disait alors dans le noir : Dors, mon chéri, ce n'est rien, ferme les yeux et récite une comptine, et dès qu'il entendait sa voix, Dušan se calmait.

Anka réfléchissait. Il y avait un risque que le remue-ménage de Dušan tire la mère du sommeil au mauvais moment. Si la mère ouvrait les yeux, caressait la tête de l'enfant inconsolable et remarquait qu'Anka n'était pas sur sa paillasse, le plan tomberait à l'eau. C'est pourquoi elle avait décidé de surveiller les cauchemars de Dušan pour en découvrir la cause. Peut-être lui fallait-il juste un verre de lait chaud avant de dormir ? Peut-être que quelque chose le tourmentait pendant la journée et revenait le voir en rêve ? Anka pesait les risques, et se demandait comment les réduire. Elle cacherait du lait dans son lit, et le donnerait à Dušan avant le coucher. S'il se mettait malgré tout à parler dans son sommeil, elle pourrait peut-être, elle, lui chuchoter tout bas : Dors, mon chéri, ce n'est rien, ferme les yeux et récite une comptine.

Anka réfléchissait. L'autre risque, plus grand que le sommeil léger du petit garçon, c'était la porte. L'antique et grinçante porte verte en bois, qui était l'unique entrée et sortie de l'étroite maison. Dure et

lourde, elle avait déformé les gonds auquel elle pendait, et s'attachait sur la pierre chaque fois qu'on l'ouvrait. Elle avait gravé sur le seuil la profonde trace en demi-lune de ses allers-retours. Cette porte était là depuis la nuit des temps, fixée par d'épaisses charnières en fer au chambranle de pierre avant même que la maison n'ait été construite, avant que le village ne soit né, aussi loin que la pierre s'en souvienne. Alors que le mont Svilaja grandissait encore, des chênes blancs à son pied avaient été coupés pour en faire cette porte. Impossible d'ouvrir cette antiquité sans heurts ni grincements. Impossible également de sortir de la maison par une autre voie. Les deux petites fenêtres étaient encombrées d'objets. À l'une pendaient un battoir à tapis, un râteau et une quenouille à ce point enfouie sous les toiles d'araignée qu'on aurait pu filer avec de la laine d'arachnide. Sur l'autre, près de la cheminée, s'alignaient des marmites en bronze qui tintaient et s'entrechoquaient dès que quelqu'un s'approchait. Les fenêtres n'avaient pas été ouvertes depuis des années. La maison avait une troisième issue, une ouverture dans le mur en direction de l'étable, par laquelle passait de temps à autre le museau rose d'un cochon, mais cette sortie était trop étroite pour Anka depuis bien longtemps. Seul le petit Dušan arrivait encore à s'y faufiler à grande-peine – et plus pour longtemps. À mesure que l'hiver faiblissait, il s'épanouissait à vue d'œil, et le petit garçon exploré au sommeil agité ne serait bientôt plus qu'un souvenir. Il s'extrairait de sa gangue enfantine pour devenir un grand gaillard musclé, comme tous les hommes sur cette garrigue. Anka devait exclure l'étable de son itinéraire de fuite : le verrat grognait dès qu'elle s'approchait ; même

une fois hors de la maison, il ne faudrait surtout pas passer par là. Rien à faire, la porte était la seule sortie.

Anka réfléchissait. Elle pourrait graisser la pierre. Passer du suif sur la demi-lune sans être vue. Ainsi atténuerait-elle peut-être les grincements, mais elle n'avait pas de solution pour le premier sursaut sonore, indispensable afin de décoincer la porte du chambranle. Elle se souvint des chaudes nuits d'été, quand son père, maudissant la touffeur, laissait la porte entrouverte d'un empan – juste assez pour que l'air entre, mais pas les bêtes. Cet empan lui serait suffisant. Avec l'aide du suif, elle pousserait encore d'un empan, et pourrait se faufile. Elle essaya de mesurer l'ouverture dans laquelle elle pouvait se glisser. Ses seins bloquaient. Fermes et pointus, ils se dressaient devant elle comme s'ils montraient invariablement dans quelle direction elle allait. Mais ses seins, elle saurait s'en débrouiller, ses seins, elle pouvait les dompter, les comprimer d'une bande de tissu. Le principal problème, c'était cet empan. L'été était encore loin, les cerisiers commençaient à peine à fleurir, elle ne pouvait pas attendre si longtemps. Et elle n'attendrait pas, décida-t-elle. À la première nuit sans lune, elle ouvrirait cette porte. Si les membres de la maison se réveillaient, elle leur dirait : Dormez, mes chéris, ce n'est rien, fermez les yeux et récitez une comptine.

Anka réfléchissait. Une fois hors de la maison, le plan était simple. Descendre le chemin jusqu'à la forteresse, se glisser derrière les murailles et poursuivre jusqu'à l'aire de battage. La nuit noire la garderait des regards jusqu'à ce qu'elle soit sortie du village. Même si quelqu'un était assis devant sa porte à fumer, ou était sorti faire

ses besoins derrière sa maison, il ne la verrait ni ne l'entendrait. Elle savait se glisser sur ces sentiers aussi silencieusement qu'une biche. Elle régnait avec assurance sur cette poussière, cela faisait quinze années qu'elle marchait sur ces chemins. Quinze années durant, elle avait arpenté ces pistes immuables, profondément creusées dans la terre. En quinze ans, pas une pierre n'avait bougé. Chaque arbre était à l'endroit où elle le voyait depuis toute petite, juste un peu plus dur et un peu plus courbé, comme le dos des gens qui vivaient sur ces caillasses. Ici, les évolutions étaient aussi rares que des miracles. La vie était trop dure pour qu'on ait le temps de la changer. Chaque jour, il fallait travailler depuis l'aube jusqu'au crépuscule, tant que le soleil était dans le ciel, et quand tombait la nuit, Récupère, couche-toi et dors du sommeil du juste, redresse ton dos courbé, repose tes mains calleuses. Le dimanche seulement, rends-toi, pénitent, dans la maison du Seigneur, et remets ton âme épuisée au Christ pour qu'il en prenne lui aussi sa part. Travaille, travaille, travaille, travaille, travaille, travaille et prie, telle était la devise de la région.

Anka réfléchissait. Son plan comportait sept points. Un – attendre une nuit sans lune, deux – attendre que tout le monde s'endorme, trois – ouvrir discrètement la porte, quatre – se faufiler hors de la maison et sortir du village dans le noir, cinq – dès qu'elle se serait un peu éloignée, allumer une bougie et aller chez Gila, six – acheter avec son ducat un onguent à la sorcière, sept – regagner son lit aussi silencieusement qu'elle en était sortie, s'endormir et rêver du destin qu'elle se forgerait elle-même. Un, deux, trois – nous irons au bois. Quatre, cinq, six – pour changer de vie. Cinq, six, sept – que

rien ne m'arrête. Allongée sur sa paillasse, elle se chantonnait la comptine intérieurement, respirant au rythme des vers. Un sentiment de pouvoir tel l'envahit qu'elle fut traversée de frissons. Elle passa ses mains sur sa chair de poule, puis elle continua à se frotter la peau et à se caresser en long, en large de son corps et en travers de ses pensées. Elle effleura ses lèvres de son index, le léchant au passage. Ses doigts glissèrent d'eux-mêmes dans sa chaleur et elle gémit d'excitation, puis se mordit la lèvre pour éviter qu'un son ne lui échappe à nouveau. Le trouble acheva de l'envahir, sa main s'enhardit, ses poumons s'emplirent d'air, sa poitrine lui cuisait, ses oreilles crépitaient. Elle entendit quelqu'un gigoter en silence à côté d'elle. Elle ouvrit les yeux et comprit que Dušan la regardait. Dors, mon chéri, ce n'est rien, ferme les yeux et récite une comptine.

Au bout de sept jours, la lune disparut, et Anka était prête. Elle souhaita bonne nuit à son père et sa mère, sauta le *Je vous salue Marie*, s'allongea sur sa paillasse et fit semblant de dormir. Comme habituellement, le premier à ronfler fut le grand-père, suivi de la vieille grand-mère. Mais sa mère ne soupirait pas, et son père n'émettait aucun bruit. Quelque chose ne tournait pas rond. Puis la mère commença à gémir, mais ce n'étaient pas des sons de sommeil. Le père se joignit bientôt à elle. Anka comprit de quoi il retournait, et s'enfonça la tête sous les draps pour ne pas les entendre. Le bruissement de la paillasse inquiéta Dušan. Elle l'entendit se lever. Maman, dit Dušan, et il vomit le lait qu'Anka lui avait donné avant de se coucher. Il fondit en larmes. La grand-mère et le grand-père se réveillèrent, les enfants se mirent à crier. Une odeur aigre emplit la pièce, le père

alluma une bougie en jurant, toute la maisonnée était éveillée et tous les points du plan d'Anka se dissipèrent comme du son dans le vent.

Anka comprit. Il n'y avait pas de solutions faciles. Pas de plans susceptibles, en quelques étapes simples, de te sortir de la merde. Pas de sortilèges en mesure d'effacer d'un geste de la main un destin prédéterminé. Pas de prières capables de racheter tes péchés. Pauvres et misérables, à jamais nous sommes liés à notre peine. Nos vies sont entre des mains étrangères, paternelles, maternelles, divines, peu importe. Elle était juste convaincue que sa vie n'était pas entre les siennes. Et quel est le but d'une vie qui n'est pas dirigée par celui qui la vit ? Elle n'avait pas besoin de cette peine, pas plus que le monde n'avait besoin d'une telle Anka. Au lever du jour, elle irait à la rivière Cetina libérer le monde de ses malheurs. Adieu, ma mère, adieu, mon père, adieu, mes frères et sœurs, adieu, petit Dušan, tu grandiras, tu ne te souviendras pas de moi.

– Maman, c'est écœurant, cette odeur de vomi, on ne peut pas respirer, ça me donne à moi aussi envie de vomir, intervint Ivan, dix ans, le frère le plus âgé d'Anka, quand ils furent enfin tous à nouveau couchés. Ouvrez la porte, on va étouffer.

– Laissez la porte tranquille, grogna le père. Il fait froid dehors.

Comme si celui-ci n'avait rien dit, la mère se leva et, dans le vacarme et les grincements, ouvrit la porte de deux empan, puis retourna dans son lit, où elle prit dans ses bras le petit Dušan, le réchauffant de l'air nocturne printanier qui tourbillonnait dans la maison.

Anka comprit. La porte était ouverte, la Cetina pouvait attendre. Dès qu'ils se furent tous rendormis, elle se glissa dans la nuit. Dans

la nuit, ni lune, ni étoiles, ni foyer, ni flammèche. Elle se tenait dans le noir complet. Elle se couvrit la bouche pour réprimer un rire de ravissement. Le noir, c'était la liberté. Autour d'elle, rien. Tout avait disparu, et elle était devenue invisible dans ce sublime néant. Qu'il est grand, le pouvoir de la nuit, personne ne peut plus te voir, personne ne te regarde en coin, personne ne te jauge ni ne te juge. Qui ne te voit pas ne peut pas non plus te désigner. Il ne peut pas, quand tu passes dans la rue, hocher la tête dans ta direction et murmurer aux autres une méchanceté. Il ne peut pas dire : Regarde-moi ses cheveux, c'est pour qui qu'elle s'est pomponnée comme ça ? Il ne peut pas dire : Regarde-moi ses nichons, pointus comme des cailloux. Qui ne te voit pas ne peut rien contre toi. Il ne peut même pas t'arrêter.

Le plan était simple : descendre le chemin jusqu'à la forteresse, se glisser derrière les murailles et poursuivre jusqu'à l'aire de battage. Elle fit un premier pas, marcha sur quelque chose de glissant, perdit l'équilibre et culbuta dans le noir. Elle se couvrit la bouche pour réprimer un cri. Ses genoux et ses coudes la lançaient, cuisants. Elle se redressa lentement et se remit à avancer, à moitié accroupie. Elle fit quelques pas, et se retrouva dans un buisson piquant. Une épine s'enfonça profondément dans sa paume. Elle fondit en larmes, se retenant à grand-peine de ne pas hurler. Qu'est-ce que ce buisson venait faire là, elle n'avait effectué que quelques pas dans une direction où il n'y avait pas de buissons, à moins qu'elle n'ait fait un tour sur elle-même et se soit dirigée dans la direction opposée. Où était le jujubier épineux ? Dans le noir, il n'y a pas de directions. À quelques pas de sa propre maison, elle était perdue et impuissante.

Anka comprit. Elle ne pouvait pas compter sur le noir. Tout comme le monde ne nous voit pas dans le noir, nous n'y voyons pas le monde non plus. Il y avait trop de choses dans le rien. Le néant était plein de pièges.

Elle frotta la pierre à feu sur le grattoir et alluma une bougie. Elle fut étonnée de l'endroit où elle se tenait. Quelques pas de plus, et elle dégringolait au pied d'un rocher. Dissimulant de son corps la flamme de la bougie, elle suivit le chemin qui menait au grand arbre que les villageois appelaient le chêne des Tomić, même si c'était un mûrier, qui, vu du dessus, était le point central du village. Pour l'État, le point central du village était à l'est, là où se trouvait le bâtiment du maire et la gendarmerie avant que l'administration autrichienne ne la déplace à Vrlik. Pour Dieu, le point central du village était au nord, là où se blottissaient l'église paroissiale Saint-Nicolas et derrière elle, sur un plateau nu, le cimetière balayé par les courants d'air. Pour les voyageurs, les journaliers et les badauds, le centre du village était la taverne du père de Jozo, sur la route du sud qui mène à Zelovo Polje. L'aire de battage était côté ouest, et elle aussi, selon certains critères, pouvait être considérée comme le centre du village – économique peut-être. Mais le véritable centre, géographique et mathématique, était le grand mûrier que les gens qualifiaient de chêne, et qui poussait depuis des siècles au milieu de la clairière où s'était installée la bourgade.

Anka descendait la piste vers l'arbre quand elle entendit derrière elle une toux ; elle se hâta de souffler sur la bougie. Elle aperçut une silhouette munie d'une chandelle se glisser sous les murailles. Pro-

bablement un berger dont les chèvres s'étaient égaillées, si bien qu'il avait dû les rassembler jusque tard dans la nuit et ne rentrait que maintenant au village, ou bien le propriétaire d'intestins capricieux qu'il fallait vider tout de suite maintenant. Vers l'aire de battage, elle vit danser deux points lumineux, des journaliers assis qui fumaient du tabac après leur journée de travail. Quand ils tiraient une bouffée, la braise leur illuminait un instant le visage – ils n'avaient rien à se dire. Quelque part, un chien bâilla. De l'autre côté, elle entendit un petit-duc. Puis des voix. Deux ombres se mouvaient. Elle ne les reconnut pas, mais aux gloussements, elle comprit qu'il s'agissait d'un homme et d'une femme. Elle se figea, attendant que les rires étouffés s'éloignent. L'homme et la femme passèrent lentement, avancèrent puis firent une petite pause, poussèrent un nouveau gloussement, un petit soupir. Quand elle fut sûre qu'ils étaient suffisamment loin, elle ralluma sa bougie et poursuivit son chemin, pour l'éteindre de nouveau l'instant d'après. Quelque part devant elle, des pas. Craignant de s'écarter du chemin et de finir à nouveau dans des broussailles, elle se contenta de s'accroupir, espérant que les piétinements ne continueraient pas dans sa direction. Le bruit pourtant se rapprochait. Chuchotements et foulées, voix étouffées et souffles, soupirs et jurons. Crénom de Dieu, tiens-le bien, nom d'un chien, je vois même pas ce que je tiens, serre fort, ça va tomber, crénom de Dieu, nom d'un chien, ça glisse, j'ai pas une bonne prise, fais attention, crénom, je fais attention, nom d'un chien, doucement, crénom de Dieu, nom d'un chien, j'ai mis le pied quelque part, recule, crénom de Dieu, je recule, nom d'un chien. Les deux voix incon-

nues – crénom de Dieu et nom d'un chien – disparurent vers l'aire de battage. Elle avait à peine réussi à arriver aux remparts quand elle sentit à nouveau quelqu'un s'approcher. Elle s'accroupit une fois encore et retint sa respiration. Un homme avec une lampe à huile allait dans la même direction qu'elle. Celui-ci, elle le reconnut, c'était le père de Stipan. Il marchait d'un pas décidé, jetait un œil partout alentour et appelait doucement un prénom. Elle comprit qu'il cherchait ceux qui gloussaient. Il cherchait dans la nuit sa fille ou sa femme en fuite. Bien que noire, ou peut-être précisément parce que noire, la nuit était pleine de vie.

Anka comprit. Le village avait deux vies. Une vie diurne, quand les villageois travaillaient, allaient aux champs, bêchaient, mangeaient et priaient ; et une autre, nocturne, quand ils baisaient, trompaient et volaient. Incroyable comme le monde changeait quand on éteignait la lumière. Dieu n'avait-il pas d'abord créé la lumière, sans doute précisément pour empêcher cette débauche ? Mais si c'était le cas, pourquoi Dieu permettait-il les nuits sans lune ? Si les villageois attendaient le noir pour baiser, tromper et voler, ça devait être que Dieu ne voyait pas dans le noir. Cette pensée fit chaud au cœur d'Anka, car elle savait que Dieu ne pouvait considérer ses projets d'un très bon œil. Dieu n'aime pas les sorcières, ça, elle le savait. Elle ne savait juste pas pourquoi.

La maison de Gila est loin des gens. Loin de ces pégueux gris et ternes, fourbes la nuit et bigots le jour. La maison de Gila a poussé sur un plateau jusqu'auquel il faut se hisser péniblement sur des

pierres acérées. Par un sentier rarement emprunté. Les pierres ne se sont pas polies sous les pas. Le vent nocturne a rattrapé Anka tel un chien joueur, et dès qu'elle ne fait pas attention, il souffle la flamme de sa chandelle. Dans le noir, Anka perd l'équilibre, elle se courbe et se tord, tombe parfois, se réceptionne sur les paumes ou en plein sur les genoux. Enfin, elle s'arrête et éclaire ses plaies à la bougie.

Anka comprend. Elle ne pourra pas cacher à sa mère et son père la peau écorchée de ses paumes, de ses coudes et de ses genoux. Elle n'a aucun moyen de justifier ces blessures. Ils lui demanderont ce qu'elle a fabriqué, et elle devra le leur dire. Après ça, plus rien ne sera jamais pareil. Elle ne sera plus une jeune fille obéissante, mais une femme qui choisit elle-même sa voie. Sa visite à Gila n'est plus une simple partie de son plan, mais un point de non-retour. L'Anka qui reviendra de chez Gila ne sera pas la même Anka que celle qui y va. Sur cette piste, elle ne se casse pas seulement les genoux, elle casse la chaîne qui attache un enfant à ses parents. Cette pensée lui redonne de l'énergie, et le reste du chemin, Anka vole sur les pierres pointues.

La maison de Gila est la seule chose qui pousse sur le plateau – une prairie sans herbe, une clairière sans verdure, un lieu évité tant par les hommes que par les bêtes. Cet endroit est sous le coup de règles singulières. Quand les enfants mènent le bétail au pré, les parents leur spécifient : Pas par le plateau. Quand ils filent rattraper le facteur, partent pour l'école ou en rentrent, ou quand ils doivent simplement apporter une outre d'eau aux travailleurs des champs, on leur dit : Pas par le plateau. Même quand les enfants ne font rien et ne vont nulle part, même alors, on leur lance : Pas par le plateau.

Mais le plateau par une nuit sans lune n'a pas l'air si terrible que ça. Anka l'aborde pas à pas, tout excitée de se diriger vers la destination de son équipée nocturne. Loin devant elle, elle aperçoit de la lumière. Quand le village a déjà depuis longtemps éteint ses lampes et ses chandelles, cette maison est encore éclairée. Anka souffle à présent sur sa bougie pour disparaître à nouveau dans le noir et se faufile en silence, comme une voleuse. Plus elle s'en approche, plus elle comprend que cette mesure ne trouble pas uniquement la paix de la nuit par sa lumière : les sons qui s'en échappent sont eux aussi différents.

Anka fait des conjectures. La sorcière est une créature de la nuit et de l'obscurité. Tandis que le monde entier dort, elle prépare ses breuvages secrets et s'entretient avec le Diable, s'offre à lui, pleine de luxure, passe des pactes sacrilèges, jette des sorts – qui sait toutes les choses sataniques, inconnues des hommes, qui se déroulent dans cette cabane. Cette pensée donne la chair de poule à Anka, mais elle ne ralentit pas. Elle se faufile résolument vers la maison, prenant bien garde à là où elle met les pieds pour que le craquement des brindilles ne la dénonce pas. Devant la bâtisse, le plateau est strié de bandes de lumière qui fuient par les fissures de la porte et des persiennes de bois. La jeune fille progresse prudemment sur ces rayures, qui disparaissent l'espace d'un instant, puis reviennent, s'amincissent, raccourcissent, puis se figent à nouveau. L'ombre de quelqu'un passe devant la lumière et joue avec elle.

Anka fait des conjectures. La sorcière danse une danse du diable autour du feu. Elle s'enroule autour des flammes, vole avec les étincelles, malheur à celui qui est sous son charme. Tout en dansant, elle

chante. Anka entend des bruits qui viennent de la maison, mais elle est trop loin pour les discerner : est-ce que Gila invoque le Diable, ou gémit-elle de douleur d'être maudite ? Ce n'est qu'une fois toute proche de la maison qu'elle reconnaît une voix masculine.

Anka fait des conjectures. Il y a dans la maison un misérable qui, tout comme elle, a besoin de l'aide des puissances occultes. Une âme perdue qui ne s'en sort pas dans ce monde, et nécessite un miracle venu de l'au-delà. Un malheureux qui, tout comme elle, veut prendre son bonheur en main.

Anka se rapproche, courbée, de la fenêtre, et s'accroupit dessous. Elle écoute.

– Non, dit la voix masculine. Pas moyen, c'est moi qui te le dis. N'y pense même pas, parce que c'est non. Si tu fais ça, tu peux prendre tes cliques et tes claques. Tu peux remballer tes sortilèges et chercher ta chance ailleurs. Tu n'es plus la bienvenue ici. Et on t'a tout donné. On t'a donné une maison. Personne ne t'embête. Même le curé ne t'embête pas. J'ai été dire à tout le monde personnellement : Elle est des nôtres, interdit de lui faire des crasses. Ni le curé, ni personne. Tu sais que nous tenons à toi. Tu sais que je te suis éternellement reconnaissant de ce que tu as fait pour moi, ne va pas croire que j'ai oublié ce jour-là dans la forêt, je ne pourrais pas l'oublier même si je le voulais, et je t'en suis éternellement reconnaissant. Mais même l'éternité a parfois une fin. Si tu vas à Split, ça sera la fin. Et pas seulement la fin. Ne va pas croire que je te menace, mais ça va mal finir. Si tu vas à Split, ça sera comme si tu nous avais trahis. Et rien n'est pire que la trahison, tu le sais. Rien.

Anka entend des pas résolus qui s'approchent et s'éloignent de la fenêtre. Elle entend des coups de poing qui accompagnent les pas.

Anka écoute.

– Sans parler de ce que ça donnerait si une sorcière se montrait au tribunal. Une sorcière, témoigner ? Non mais franchement. Sur quoi une sorcière peut-elle jurer qu'elle dit la vérité ? Qui irait croire une sorcière ? Ils t'enverraient les curés, ils t'enverraient les fonctionnaires du tribunal et de la gendarmerie, ils se mettraient à t'interroger. Ils ne croiraient pas un mot de ce que tu dis. Hier encore, ils condamnaient les sorcières, et aujourd'hui, ils devraient les croire, mais bien sûr ! Ils commenceraient à creuser. Ils te poseraient une question, puis une autre. En un rien de temps, ils trouveraient quelque chose contre toi, et tu ne serais plus leur témoin, tu serais accusée toi aussi. Ne va pas jouer avec le feu. C'est dangereux et pour toi, et pour nous, et pour tout le monde. Aie un peu de jugeote. Aie un peu de jugeote, tu es intelligente. Si tu vas au tribunal, ça va chauffer. Rien que si tu te mets en route pour Split, ça va chauffer. Si tu pointes le bout de ton nez hors du village, ça va chauffer. Ne pense même pas à faire quoi que ce soit tant que tout ça ne se sera pas calmé. Les temps sont dangereux. Tout peut arriver. Je ne te menace pas, je te dis ça en ami.

Les pas et les coups de poing se rapprochent de la porte, qui s'ouvre en grinçant. Un nouveau rai de lumière, plus large, baigne le plateau devant la maison. Anka se recroqueville dans l'ombre sous la fenêtre, craignant que l'orateur ne l'aperçoive s'il sort, mais il reste sur le seuil. Il a mis un pied dehors, l'autre est encore fermement planté à l'inté-

rieur ; d'une main, il tient la porte ouverte, de l'autre, il fait des signes à quelqu'un dans la maison.

Anka écoute.

– Je sais bien ce qui te tourmente, mais je te le dis tout de suite : l'instituteur n'est pas un homme intelligent. S'il était intelligent, il ne serait pas ici, il serait dans une ville à lire ses livres, à donner des cours aux enfants de riches. Il ne s'occuperait pas de ce qui n'est pas ses affaires. Qu'est-ce qui lui a pris ? Pourquoi il est venu se mêler de ça ? Ça lui est retombé dessus parce qu'il ne sait pas ce qui le regarde et ce qui ne le regarde pas. Un homme intelligent sait quand se faire discret. Lui ne sait pas. Parce qu'il n'est pas intelligent. Il est peut-être instituteur, il a peut-être lu des livres, mais il n'est pas intelligent. Tu ne peux pas le sauver. Laisse-le, occupe-toi de toi. L'instituteur est un homme dangereux, et mieux vaut pour tout le monde qu'ils le fichent en tôle. Et pour moi, et pour toi, et pour lui, et pour nous, et pour tout le monde.

Anka attend. L'homme lâche enfin la porte et sort. Alors seulement, Anka reconnaît la silhouette boiteuse du maire. Il tient une canne pour soutenir sa jambe gauche. Elle le regarde allumer maladroitement sa lampe à huile. Anka sait que le maire n'a pas tous ses doigts, et elle peut à présent le voir manier gauchement son poing infirme, si bien que le grattoir lui tombe des mains. Il s'obstine, parvient à ses fins, et se retourne une dernière fois vers la maison. Aie un peu de jugeote, dit-il, et il fait une longue pause avant de se détourner et d'entamer sa descente. La porte claque derrière lui. Anka croit alors entendre un soupir, mais peut-être que non, peut-

être qu'un courant d'air est soudain passé entre les planches disloquées, et que le sifflement du vent a sonné comme un soupir.

Anka attend. Le maire boite lentement dans le noir. Elle reste accroupie sous la fenêtre jusqu'à ce que la flamme de la lampe à huile ait disparu, puis elle se glisse lentement jusqu'à la porte. Par les planches fendues, elle essaie d'entrevoir ce qu'il se passe à l'intérieur. Elle reconnaît un morceau de table, et devant une chaise. Au mur, du côté de la table, la fourrure dépecée d'un animal. Elle incline la tête pour élargir son champ de vision et trouve, entre les jointures branlantes des planches, un trou susceptible de lui en apprendre plus. Puis elle tâte la porte à la recherche d'un autre trou, d'une autre fente. En bas, des planches en partie pourries, en partie cassées laissent un espace d'un peu plus d'un doigt entre le bois et le sol. Anka se met à genoux et colle sa joue au seuil de pierre. Elle voit à présent nettement le sol et la table, et les gris-gris pendus au-dessus. Elle pousse le nez plus avant, s'efforçant de discerner les détails sur les amulettes, mais une ombre lui barre la vue. La porte grince et s'ouvre brusquement, et une silhouette sombre se penche sur elle.

- Qui es-tu ? lui demande-t-elle.
- Et toi, qui es-tu ? réplique insolemment Anka à l'ombre.
- C'est toi qui es venue me voir, j'imagine que tu sais qui je suis.
- Et qu'est-ce que tu en as à faire de ce que je sais ?

Anka se lève et se plante devant la sorcière. C'est une femme plus âgée qu'elle, mais plus jeune que sa mère. Peut-être même pas mal plus jeune ; en réalité, il est difficile de déterminer son âge. Dans une jupe grise sans le moindre ornement, avec ses longs cheveux gris et

raides qui lui coulent sur les épaules comme une cascade argentée, la sorcière rayonne de magie. Anka ne se laisse pas désarçonner.

– Je suis venue chercher un onguent, annonce-t-elle d'un ton décidé.

– Allez, entre, l'invite la sorcière.

La maison de pierre est spacieuse, bien plus que la mesure où Anka vit avec sept autres personnes. La vaste pièce haute de plafond est remplie d'objets pendus aux murs ou cloués aux poutres.

Anka ne se laisse pas impressionner par les lieux, elle ne regarde pas autour d'elle, elle fixe juste la sorcière et énonce résolument ses intentions.

– Je suis venue chercher un onguent, répète Anka.

– Quel onguent ?

– Un onguent de sorcière.

– Quel onguent de sorcière ? dit la sorcière en accentuant le mot « sorcière » de sorte que les deux R se heurtent, moqueurs, sur sa langue.

– Un onguent de sorcière de térébinthe, celui dont vous vous enduisez le corps, vous les sorcières.

– Et que sais-tu de l'onguent de sorcière ?

– Je sais tout.

Anka fait sa tête de mule. Elle n'a pas peur de la sorcière. Toute sa vie, on lui a fait peur avec les sorcières, les loups-garous, les babas yagas, les mémés-dents-d'acier, les fées et autres épouvantails. Toute sa vie, on lui a même fait peur avec elle, la sorcière Gila, mais Anka ne s'en laisse plus conter. Ici, la peur est un mode d'éducation. Mais ça ne lui fait plus rien, elle n'est plus une enfant. Le nombre de fois

où l'on peut croire aveuglément est limité, et quand ce nombre est atteint, l'enfant est devenu grand.

– Je sais que vous, les sorcières, vous vous en enduisez le corps et qu'après, vous pouvez voler. Je suis venue chercher cet onguent. Je te paierai un bon prix. J'ai apporté un ducat.

Anka sort de son tablier la petite pièce d'or, la pose sur la table devant elle, puis la couvre de sa main pour que la sorcière ne la mange pas avec ses yeux.

– Et qu'est-ce que tu vas faire de cet onguent de sorcière, ma fille ?

– Qu'est-ce que ça peut bien te faire, ce que je vais en faire ?

Anka fait sa tête de mule.

– Peut-être que tu veux toi aussi devenir sorcière ?

– Grands dieux, non ! répond Anka en se signant.

– Mais ?

– Mais rien !

– Alors, tu n'auras rien de moi. Si tu veux l'onguent, tu dois me dire.

– Je ne te dois rien du tout ! Je t'ai apporté un ducat, arrête avec ton interrogatoire. Donne-moi l'onguent, et je m'en vais.

Anka fait sa tête de mule. Elle pousse le ducat vers Gila, puis croise les bras sur sa poitrine pour que la sorcière ne puisse atteindre son cœur.

– Il vient d'où, ce ducat ?

Gila reconnaît sur la petite pièce d'or le profil à moitié effacé de l'empereur François-Joseph.

– Il est à moi.

- Et d'où une gamine comme toi a un ducat en or ? Tu l'as volé ?
- Je ne l'ai pas volé, il est à moi. C'est ma dot.
- Si c'est ta dot, alors, il n'est pas à toi, il est à ton futur mari.
- Il est à moi ! Si c'est ma dot, alors, il est à moi, et je peux en faire ce que je veux !

Anka ne cédait pas.

- Et si je veux te donner ce ducat, je te le donnerai. Mais tu dois me donner l'onguent en échange.

– Ton or ne suffit pas. Tu dois d'abord me dire pourquoi tu veux cet onguent, et comment tu comptes l'utiliser. L'onguent de sorcière, ce n'est pas pour tout le monde. Si on ne sait pas l'utiliser, ça peut faire du dégât. Dis-moi tout, et après, on verra.

Anka fait sa tête de mule. Debout près de la table basse, elle refuse de s'asseoir sur la chaise que Gila lui tend. Elle serre les lèvres, elle ne dira pas un mot de plus. Gila ne réagit pas. Elle va à la cheminée, et prépare une décoction à partir d'un bouquet de feuilles et d'herbes sèches pendu au mur. Quand la petite marmite se met à bouillir, elle puise le liquide dans une grande tasse et en verse dans une plus petite, pose les deux sur la table, s'assoit et, tout en sirotant sa tisane, considère le visage renfrogné d'Anka.

Cette dernière ouvre enfin la bouche :

- J'ai besoin de l'onguent pour voler jusqu'à Trogir.
- Et qu'est-ce que tu iras faire à Trogir ?
- Je me ferai faire une robe.
- Ah, c'est déjà quelque chose. Allez, raconte-moi tout. Du début à la fin.

Anka pousse un profond soupir et s'assoit. Elle boit un peu de tisane et explique à Gila son plan.

Anka raconte. D'abord, il lui faudra une journée nuageuse. Quand elle comprendra que s'annonce une journée nuageuse, elle sera prête. Ce jour-là, elle mènera les bêtes au pré, comme tous les jours, mais une fois derrière la colline, elle se mettra d'accord avec Stana et Marija pour qu'elles les gardent en son absence, tout comme elle gardait leurs bêtes quand elles s'en allaient folâtrer dans les montagnes. Ensuite, elle s'endura d'onguent, et volera jusqu'à Trogir dans les nuages. Sans nuages, on pourrait la voir, et son père apprendrait ce qu'elle avait fait. À Seget, près de Trogir, vit la tailleuse Ružica, la meilleure tailleuse du monde, qui connaît tous les points secrets et les coupes confidentielles des dames vénitiennes. Anka lui donnera un ducat, et Ružica lui mesurera les bras et les jambes, la taille et les seins, et lui taillera une robe de satin rouge comme on en porte au palais des Doges, une robe comme nul n'en possède du mont Mosor jusqu'à Vienne.

Anka raconte. Dès qu'elle aura commandé la robe, elle reviendra en volant, avant que quiconque n'ait remarqué son absence. Elle donnera un ducat à Stana et Marija pour leur silence. Puis, une semaine exactement avant la Sainte-Catherine, son cousin Đono ira livrer du bois à Trogir, et elle lui donnera un ducat pour qu'il lui rapporte sa robe rouge. Elle cachera la robe chez Stana, et sera prête pour la foire.

Au matin de la foire de la Sainte-Catherine, elle donnera un ducat à son oncle Jozo pour qu'il emmène son père quelque part et le fasse boire. Le plus loin possible de la prairie et de l'aire de battage, pour

qu'il ne la voie pas danser. Puis elle enfilera enfin sa robe rouge et partira pour l'aire de battage ou la prairie, là où sera le bal. Elle dansera dans sa robe, et ça sera un spectacle comme personne n'en a jamais vu sur cette terre ingrate. Tous les yeux seront braqués sur elle. Elle pourra choisir ses cavaliers. Et elle choisira Andrija. Elle sautillera un *kolo*¹ avec Andrija, et Andrija ne pourra détacher ses yeux d'elle. Ronde après ronde, ils tournoieront, elle lui fera tourner le corps et la tête.

Anka raconte. Le lendemain, Andrija et l'oncle Jozo iront chez le père d'Andrija rompre les fiançailles d'Andrija et Klara. Elle donnera à chacun des deux hommes un ducat, et l'affaire sera rondement menée. Une fois que le père d'Andrija aura accepté, il ira chez le père d'Anka lui annoncer que les fiançailles de son fils sont rompues et qu'Andrija est venu demander la main d'Anka. Le père d'Anka n'aura d'autre choix que d'accepter. Anka paiera ensuite le prêtre avec un ducat, et la noce avec deux autres.

– Combien tu as de ducats ? l'interrompt enfin Gila.

– Mémé m'a laissé dix petits ducats, et deux grands.

– Donc, c'est ça, ton but, te marier avec Andrija ?

– Pas seulement. Une fois qu'on sera mariés, il faudra bien qu'on vive quelque part. Il n'y a pas de place chez Andrija, c'est le troisième fils, les deux premiers ont déjà amené leurs femmes et travaillent la terre, et Andrija va devoir chercher son bonheur ailleurs. C'est pour ça qu'on ira vivre à Trogir. À Trogir habitent des dames et des messieurs, on vivra parmi eux. Avec mes deux grands ducats, plus l'ar-

1. Danse en cercle traditionnelle des Balkans. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

gent que nous donnera le père d'Andrija, on trouvera un appartement à Trogir, Đono a tout vérifié pour moi. Et pas n'importe quel appartement, c'est des appartements de bourgeois, avec un sol en pierre, pas en terre battue. Et là-bas, les femmes ne passent pas leur temps à faire la cuisine, la lessive et le ménage. En ville, les femmes s'habillent bien, elles ont une belle démarche, elles apprennent à danser, elles apprennent les langues étrangères, elles ne sont pas juste un balai et un chiffon qui font des gosses. Les femmes vont au café, et elles ont le droit de dire tout haut que leur mari est stupide s'il est stupide, que leur mari est dépravé s'il est dépravé. En ville, on pourra vivre comme on veut, sans père qui donne tes terres à tes frères, sans père qui ne te laisse pas sortir de la maison, sans père qui choisit qui tu vas épouser, pardieu, sans père, et sans mère s'il le faut. La ville, c'est comme quand tu libères un oiseau de sa cage. Et si Andrija n'aime pas la ville, ou si moi je n'aime pas Andrija, je pourrai aussi le quitter. En ville, ça n'est pas si bizarre que ça. Là-bas, les femmes peuvent même vivre seules. Pour un ducat, l'évêque de Trogir peut te divorcer, et c'est comme si tu ne t'étais jamais mariée. Alors, je n'aurai plus de ducats, mais je n'aurai plus non plus de tracas. Et c'est à ça que servent les ducats, à te sortir de tes tracas et à acheter ta liberté.

Anka finit son monologue et boit sa décoction cul sec, comme si c'était de la *rakija*².

– C'est ça, ton plan ?

Gila a toutes les peines du monde à dissimuler un sourire.

2. Eau-de-vie distillée à base de fruits ou de marc de raisin.

– J’ai pensé à tout, il me manque juste ton onguent pour pouvoir voler jusqu’à Trogir.

Gila observe Anka. Même si elle a l’air d’une jeune fille en fleur, Anka n’est encore qu’une gamine. Une petite fille têtue qui s’insurge contre l’impuissance des enfants, et en laquelle sourd une femme furieuse et révoltée. Elle a les yeux brillants, elle ne peut dissimuler leur éclat sous ses sourcils froncés. Elle a la peau fine, elle ne peut se cacher dessous. Le sang de ses coudes écorchés est clair et rare, il lui manque la densité de l’expérience et les tons sombres de la compréhension du monde qui nous entoure. Anka est une terre encore en formation, une montagne en train de naître.

– C’est un bon plan, ment Gila, et parbleu, tu l’as pensé dans les moindres détails. Mais ton plan a des points faibles.

– Laisse mon plan tranquille. Tu m’as demandé de te dire ce que j’allais faire avec l’onguent, je te l’ai dit. Maintenant, donne-moi l’onguent.

– Je peux bien te donner l’onguent, mais je pense que ça ne t’aidera pas autant que tu t’y attends.

– Et pourquoi non ?

– Tout d’abord, seules les sorcières peuvent s’enduire d’onguent de sorcière. Et deuxièmement, est-ce que tu savais que les sorcières, quand elles s’enduisent avec l’onguent, ne volent pas avec leur corps, mais avec leur esprit ?

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

– Quand elles se badigeonnent d’onguent, leur corps a l’air de dormir, et leur âme s’en sépare pour voyager où bon lui semble.

– Et alors ?

– À toi de voir. Si tu voles jusqu'à ta tailleuse sans corps, comment tu crois qu'elle pourra prendre les mesures pour ta robe ? Sur ton âme ?

– Est-ce que l'âme a une taille et des seins ? demande Anka, et Gila éclate d'un rire sincère.

Anka se renfrogne, et Gila étouffe immédiatement son rire. Tandis que le monde de l'une s'écroule, l'autre trouve tout ça infiniment distrayant, et elle voudrait prendre dans ses bras cette petite conspiratrice si bien préparée, mais elle doit maintenir une distance, de la largeur d'un ducat d'or.

– Tu sais, il y a une manière d'accomplir ton plan même sans onguent, dit prudemment la sorcière.

– Comment ? Avec une diablerie ?

– Oui, une diablerie. Mais si tu veux que je te dise laquelle, laisse ce ducat sur la table.

– D'accord.

– Dis-moi, quel est le but de ton plan ? Partir et être libre à Trogir ?

– Oui.

– Alors, pourquoi tu ne pars pas directement à Trogir ?

– Quoi ?

– Quitte tout et pars. Tu n'as pas besoin de toutes ces complications avec l'onguent pour voler et la robe. Tu n'as pas besoin d'Andrija non plus. Pourquoi est-ce que tu irais te marier pour divorcer ensuite ? Il n'y a plus d'évêque pour vous faire divorcer à Trogir, le pape l'a interdit, tu devras aller à Šibenik. Mais tu n'as besoin ni d'un évêque, ni d'un mari, ni de justifications. Tu n'as besoin de rien de

tout ça, laisse-les tous. Prends tes ducats et pars en ville. Qu'est-ce qui t'en empêche ?

– Mon père me tuerait.

Ce que c'est que l'éducation, les normes établies, la peur des parents, la peur des supérieurs, ce que c'est que la hiérarchie familiale, l'amour paternel, ce que c'est que les règles, le village, le qu'en-dira-t-on, ce qu'une jeune fille peut se permettre, ce que c'est que l'époque, la coutume : de toutes les choses au monde, Anka, qui n'a peur ni des sorcières ni du noir ni de grand-chose d'autre, a peur de son père.

– Tu ne dois pas avoir peur de ton père. Il ne te fera rien.

– Tu ne connais pas mon père.

– Je le connais, et comment. Il te suffit de t'opposer à lui, et d'être décidée comme tu l'es déjà. Ton père est un lâche. Il ne dira pas un mot.

– Et d'où est-ce que tu connais mon père ?

– Les sorcières savent ce genre de choses. Le pouvoir des sorcières ne réside pas seulement dans les sortilèges, mais aussi dans les connaissances secrètes.

– Dis-moi d'où tu le connais ! Tu dois me le dire ! Je t'ai tout raconté, tu dois me le dire.

– Alors, ça serait comme si nous étions amies. Est-ce que tu oserais être amie avec une sorcière ?

Cette question n'attend pas de réponse. Bien entendu qu'Anka ose tout, c'est juste qu'elle ne sait pas très bien ce qu'elle veut.

– Si tu veux bien m'écouter, je vais te préparer un nouveau breuvage et te raconter comment j'ai fait la connaissance de ton père.

Anka acquiesce, et Gila se lève et se dirige vers la cheminée, dans laquelle se trouve la marmite. Elle s'assure qu'il y a encore de l'eau dedans et la pousse au milieu de l'âtre, là où les briques sont bien brûlantes, elle vide la petite casserole, choisit de nouvelles feuilles dans les bouquets qui pendent au-dessus du foyer.

– C'était quand ? demande Anka.

– Il y a cinq ans. Mes cheveux n'étaient pas aussi gris, et ton père n'était pas aussi amer, ni aussi chauve. Nous sommes allés ensemble en forêt. Nous étions cinq : l'instituteur, le maire, ton père, le malheureux Mijo et moi.

L'eau se met à frémir et Gila la verse dans la petite casserole. Les plantes séchées se déploient soudainement, se déroulent dans l'eau bouillante. Un parfum puissant de sauge et de bruyère emplit la pièce. Gila mélange le liquide avec une cuillère en bois, les feuilles se mettent à danser en tourbillon. D'abord les unes derrière les autres, puis les unes au-dessus des autres, puis elles pirouettent les unes autour des autres dans un ballet de verdure.